

CHAPITRE VIII

XIX^e SIÈCLE (SUITE). LA LITTÉRATURE D'IMAGINATION

École romanesque; Kiôden, Tanéhiko, Bakin. Les humoristes; Samba, Ikkou. Le roman sentimental, Siounsoui. Ouvrages de la période Yédo écrits en chinois.

Au xviii^e siècle, les auteurs de Zitsourokou-mono, ou romans historiques, n'essayèrent pas d'inventer des intrigues ou d'introduire des personnages imaginaires importants, bien qu'ils accordassent libre jeu à leur fantaisie dans les détails. SANTÔ KIÔDEN (1761-1816) fut le premier qui composa un roman pur et simple. Il fut suivi par Bakin, Tanéhiko et une multitude d'autres écrivains dont on ne peut qu'indiquer l'existence. Il est impossible de mentionner plus particulièrement leurs nombreux ouvrages.

Kiôden était un véritable Yédokko ou enfant de Yédo. Il naquit dans cette ville en 1761; ses parents appartenaient à la classe marchande. Sa jeunesse fut quelconque. Il passait la plus grande partie de son temps dans les mauvais lieux, restant parfois absent de chez lui pendant

des semaines entières. Il abhorrait les livres et tous les efforts pour lui enseigner une profession furent vains. Il prit des leçons de peinture du fameux artiste Kitavo Sighémasa, et Mr. W. Anderson¹ a établi qu'il a laissé un certain nombre de superbes chromoxylographies, mais ses biographes japonais prétendent qu'il échoua aussi en ce genre. En 1790, il épousa une courtisane. Malgré ce qui a été affirmé par certains écrivains anglais, les unions de ce genre sont considérées au Japon avec une désapprobation marquée, et ses amis auguraient mal du choix de Kiôden. Sa femme cependant fut une exception à la règle générale. Elle fit une excellente ménagère et, vertu essentielle pour une femme mariée au Japon, remplit avec constance ses devoirs envers ses beaux-parents. Bref, elle força le respect de tous les amis de Kiôden, qui parlaient d'elle comme de « la fleur de lotus qui a ses racines dans la boue ». Quand elle mourut, Kiôden épousa une autre femme de la même classe, qui fut aussi pour lui une bonne épouse. Il avait sa boutique près du pont Kiôbaci dans la rue appelée Temmatchô; de là le nom sous lequel il est connu comme auteur, qui est composé des premières syllabes des noms de ces deux endroits. Il s'appelait en réalité Ivasé Denzô et il eut une demi-douzaine d'autres surnoms à des époques diverses de sa vie, pour ses nombreux avatars. Kiôden vendit des ustensiles de fumeur, tels que pipes, blagues à tabac. Il inventa aussi et composa un remède de charlatan qu'il appelait *Dokou sogouan* ou pilule pour lire, dont je n'ai pu découvrir l'emploi précis. Il avait la réputation d'un homme d'affaires sagace et heureux, et il était célèbre surtout

1. Dans son *Catalogue of Japanese Pictures in the British Museum*.

pour sa rapidité à calculer mentalement. Il achetait rarement des livres, mais en empruntait sans cesse; il avait établi cette règle, quand il buvait avec ses amis, que chacun paierait sa part, ce qui était aussi l'habitude de Robert Burns, comme lui-même nous le dit dans *Auld Lang Syne*.

Le premier ouvrage de Kiôden (1782) fut une imitation, faite plutôt par manière de plaisanterie, de quelque éphémère publication décrivant les mœurs du quartier des lupanars de Kiôto. Le succès qu'elle eut ne surprit personne plus que l'auteur. Son second ouvrage fut également bien reçu. Heureusement pour sa gloire, sa carrière de pourvoyeur pornographique fut entravée par la police. Avec maints autres, Kiôden fut poursuivi en vertu de l'édit promulgué en 1791 pour la suppression de semblables publications et il fut condamné à cinquante jours de menottes (dans sa propre maison). Il avait eu l'audace d'intituler l'ouvrage qui lui amena ce châtimement : « Livre d'histoires édifiantes ».

Il n'écrivit plus d'œuvres de ce genre. Dans une de ses dernières préfaces, il protesta énergiquement que ses œuvres, bien que romans, peuvent inculquer la plus haute moralité. Il est certain qu'elles sont exemptes de grossièretés ou de licences, encore que leur tendance morale laisse quelque peu à désirer, du moins au point de vue européen. La conversion de Kiôden ne lui fit rien perdre. Les librairies étaient assiégées par les acheteurs de ses livres. Les palefreniers et les gardes de bestiaux savaient son nom. Il était importuné par les éditeurs rivaux qui lui réclamaient des manuscrits. Kiôden prit avantage de sa popularité pour exiger un paiement défini de ses œuvres. Ses prédécesseurs, dit-on, ne recevaient pour leurs ouvrages qu'une occasionnelle

invitation à dîner dans quelque lieu de plaisir ou des présents de peu de valeur, quand leurs livres se vendaient bien.

Le premier livre pour lequel Kiôden fit marché est une œuvre intitulée : *Sôghi Kinoubouroui*, un *siaré-bon*, pour laquelle il reçut la magnifique somme de un *rio*.

Les plus connus des romans de Kiôden sont le *Inadzouma Hiôci* (1805), dont nous donnons plus loin un résumé; le *Hontchô Souibodai* (1806), le *Oudonghé Monogatari* (1804), le *Sôcôki* (1813), le *Tchioucin Souikoden* (1798), qui est une version de la légende des quarante-sept ronins, et le *Foukouciou Kidan Asaka no nouma*. Il est aussi l'auteur de deux ouvrages de recherches sur l'antiquité qui sont fort appréciés des érudits japonais; ce sont le *Kottôciou* et le *Kinsé Kiséki Kô*.

Les écrits de Kiôden peuvent être classés parmi les romans à émotions. La surprise, la stupéfaction et l'horreur sont les sentiments qu'il cherche, non sans succès, à éveiller. Son style cependant est simple et direct, et bien qu'il sache être à l'occasion exact et pittoresque, il n'affectionne pas ce style raffiné auquel furent si enclins ses contemporains et ses successeurs, et qui est si exaspérant pour le lecteur européen.

Il se peut que ce soit un simple goût personnel qui me porte à le préférer à son élève, le fameux Bakin. Si quelque roman japonais mérite d'être publié intégralement sous une forme européenne, ce serait, je crois, l'un des ouvrages de Kiôden qui conviendrait le mieux.

Son chef-d'œuvre est peut-être l'*Inadzouma Hiôci*, l'une de ces histoires de vengeance dont la littérature populaire japonaise contient tant d'exemples. Les personnages sont si nombreux et l'intrigue si compliquée qu'il est impossible d'en donner un résumé exact. On y

trouve plusieurs meurtres et homicides décrits avec beaucoup de vigueur et une surabondance de détails terrifiants, un *hara-kiri*, d'autres suicides, des vols, des femmes vendues par leur famille, des combats terribles, des dangers évités, d'interminables discours de mourants, des tortures, des rencontres étranges et de surprenantes reconnaissances. Il y a une excellente description d'une foire japonaise, avec ses baraques pleines de marchandises, ses orateurs en plein vent, ses charlatans, ses diseurs de bonne aventure et ses montreurs de merveilles. Il y a aussi des jeunes filles d'une beauté magnifique, à la vue desquelles la lune se cache de honte et les fleurs se ferment; il y a les démons de la petite vérole et du suicide, des scènes de magie et de sorcellerie, avec « des rêves, des terreurs magiques, des formules d'une puissance terrible, des sorcières et des esprits qui vagabondent aux heures nocturnes ». Bref, un amas de matériaux suffisant à construire un roman de 20 chapitres et de 300 pages.

Chaque chapitre, selon la coutume des romanciers japonais, a un « en-tête » sensationnel tel que : La Cabane et l'Étrange Stratagème, Le Danger près de l'Autel du Bord de la Route, La Guitare à la Corde Cassée, Les Sortilèges des Rats Venimeux, Le Tambour de l'Enfer.

Le passage suivant est emprunté au premier chapitre du *Hontchô Souibodai*.

Sous le règne de Go Hanazono [xv^e siècle] il y avait un pèlerin nommé Sikama no Sonématso. Un devin lui avait dit dans sa jeunesse que sa physionomie indiquait un danger par l'épée; aussi, pour éviter une telle calamité, il suivit la voie de Bouddha. Il n'avait pas de demeure fixe, mais il errait de province en province. Enfin, il arriva à un endroit

nommé Rokoudô, dans le district de Atago, province de Yamaciro. Les ténèbres descendirent. Une vaste lande s'étendait devant lui, sans logis possible, et il se résolut à passer la nuit sous un arbre. Rokoudô est un lieu de sépulture, sur la lande de Toribé, pour les gens de toute sorte et de toute condition. Les monuments des morts s'élèvent en longues files, les uns recouverts de mousse, les autres récemment sculptés. Pas un jour ne s'écoule sans que quelqu'un vienne là en exil. Des rosées [de larmes] suivent les rosées, une fumée [de crémation] succède à une autre sans intervalle. Ces vers

Le nom reste, la forme s'est évanouie,
Les os, sous le monticule planté de sapins,
Se changent en cendres dans la prairie herbeuse,

doivent se rapporter à un endroit comme celui-ci. C'était une lande absolument sauvage et sinistre; l'herbe épaisse était trempée de rosée, et ici et là un os blanchi apparaissait. Lieu fantastique et dangereux en vérité, et fait pour inspirer des sentiments semblables à ceux du poète qui dit :

Il est allé à sa lointaine demeure,
Et nous qui revenons maintenant
Le suivrons un jour,
Sur l'après sentier
Qui mène aux Enfers.
Pendant que des pensées aussi sombres nous envahissent
La lune qui brille faiblement à travers la fumée de la cré-
[mation]
Ressemble à un rocher escarpé de la Montagne de l'Aigle¹.

Donc notre pèlerin Sonématso, essuyant la rosée tombée sur la mousse au pied du vieux sapin, posa son autel portatif. C'était la saison de la fête des morts; aussi pour faire du feu et les éclairer sur le sentier qui vient de l'autre monde [on suppose que les morts revisitent la terre à cette époque], il ramassa quelques feuilles et les alluma, la rosée qui les recouvrait faisant l'office d'offrande d'eau. Alors, se tournant

1. Montagne de l'Inde où Bouddha prêchait, signifiant ici l'autre monde.

vers le Bouddha de l'autel qu'il portait avec lui, et agitant sa sonnette, il récita la prière pour les morts. Tandis qu'il était ainsi plongé dans ses dévotions, la lune répandait un torrent de lumière cristalline et le lespedeza, le *Platycodon grandiflorum*, l'*Anthesteria barbata*, la valériane, l'herbe des pampas [ou quelque chose de ce genre], le *Dolichos bulbosus* et d'autres fleurs¹ s'épanouissaient, alourdies de rosée. Les notes aiguës de divers insectes qui se mêlaient au chant des prières et au son de la cloche accentuaient la solitude et la désolation. Alors parvint, porté par le vent, le son de la cloche de quelque temple situé sur la lande, qui par le nombre des coups frappés indiquait que la nuit était déjà très avancée. Son feu aussi s'était éteint et le pèlerin se dit : « Il faut que je dorme un peu ». Il tendit une tente de papier huilé et dépliant sur le gazon son manteau de pluie pour se garder de la rosée de la nuit, il se coucha ayant une racine d'arbre pour oreiller. Il fut bientôt plongé dans un profond sommeil, oubliant ensemble le passé et le futur. Mais, au bout d'un certain temps, il s'éveilla et dressa les oreilles : était-ce le bruit d'un insecte ? Non, c'était le son faible et lointain d'une musique. Le pèlerin se demanda comment sur cette lande désolée, à cette heure avancée de la nuit, on pouvait entendre une musique aussi belle. N'était-ce pas quelque enchantement par un renard, un blaireau ou un chat sauvage ? Bientôt il souleva sa tête, et regarda. Le temps avait changé et un brouillard nocturne était tombé, épais et cachant la lune. Même à portée de la main, il ne pouvait rien voir. Mais la musique venait de plus en plus proche.

Le brouillard se dissipa, la lune brilla de nouveau et un splendide palais apparut que Kiôden décrit avec une grande richesse de mots. Il se trouve être habité par les esprits d'une méchante femme de noble naissance et de sa suite également méchante, qui emploient le bref répit que leur laissent les tortures de l'enfer pour comploter

1. Telles sont certaines des difficultés qu'on rencontre, en traduisant le japonais.

les pires malices contre leurs anciens ennemis dans cette vie.

L'un des quelques auteurs japonais dont la renommée est venue jusqu'en Europe est KIOKOUTEI BAKIN (1767-1848). Dans son propre pays il n'a pas de rival. Demandez aux Japonais quel est leur plus grand romancier, et neuf sur dix répondront immédiatement : Bakin.

Il naquit à Yédo. Son père, Matsoudaira Sinneï, dont il était le plus jeune des trois fils, était au service d'un fonctionnaire du gouvernement Sôgoun. Quand il eut huit ans, Bakin fut attaché au fils de son maître, un enfant comme lui. A l'âge de treize ans, incapable d'endurer plus longtemps la tyrannie de son jeune maître, il s'enfuit. Son frère aîné lui procura diverses autres situations, mais il n'eut la patience d'en conserver aucune. Il fut aussi l'apprenti d'un médecin et devint l'élève d'un kangakouça ou érudit en chinois. Il n'acheva ses études ni avec l'un ni avec l'autre. A cette période de sa vie il fut, pour peu de temps, devin public à Kanagaoua, près du port de Yokohama; mais ayant perdu lors d'une grande inondation tout ce qu'il possédait, il retourna à Yédo. Là il fit la connaissance du romancier Kiôden, qui le reçut dans sa maison et lui témoigna de grandes bontés. C'est pendant qu'il résidait avec Kiôden que Bakin écrivit son premier roman (1791). Kiôden l'admira tellement qu'il s'écria : « Dans vingt ou trente ans je serai oublié ». Sur la page de titre de cet ouvrage, Bakin se déclare l'élève de Kiôden. On ne peut guère lui faire honneur d'avoir essayé, alors qu'il était à l'apogée de sa célébrité, de détruire toute trace de ce fait en achetant dans ce but tous les exemplaires qu'il put trouver de cette œuvre.

Grâce à l'influence de Kiôden, Bakin obtint un emploi

chez un libraire, emploi qu'il conserva trois ans. Un roman qu'il écrivit à cette époque et qui fut illustré par Hokousaï eut un grand succès.

Bakin était un homme de haute taille et bien bâti. Un jour, le chef d'une troupe de lutteurs entra dans la boutique du libraire. Il admira beaucoup la stature de Bakin (plus de six pieds) et lui dit : « Viens avec nous, mon garçon, et je te promets une réputation qui s'étendra partout entre les quatre mers. » Bakin sourit, mais ne daigna pas répondre. Le vieil orgueil samourai prévalait encore en lui. L'oncle de son patron, qui tenait une maison de thé achalandée par la clientèle d'un établissement de prostitution contigu, proposa à Bakin de lui faire épouser sa fille, jeune personne douée de mérites personnels considérables.

Bakin refusa dédaigneusement de s'unir à une famille qui tirait ses revenus d'une pareille source. « Tenir un lupanar, dit-il, ne vaut pas mieux que mendier ou voler, et il devait décliner d'avilir, par un tel mariage, le corps qu'il avait reçu de ses parents. » Il quitta le libraire pour épouser la fille de la veuve d'un fabricant de chaussures de Iida-matchi, devenant, selon la coutume japonaise, le fils adoptif et l'héritier de sa belle-mère. Il était cependant beaucoup trop attiré par sa plume et son encrier pour être un bon homme d'affaires, et aussitôt que sa fille eut atteint l'âge de se marier, il lui donna un mari auquel il céda la fabrique de chaussures. Il alla vivre avec son fils, qui occupait alors la situation de médecin ordinaire du daïmio de Matsoumayé. Bakin subvenait pour sa part aux dépenses de la maison, non seulement en tenant une école, mais en se faisant des revenus considérables avec les romans qu'il produisait consécutivement en grand nombre. A soixante-dix ans il

devint presque aveugle. La veuve de son fils lui servait de secrétaire. Il mourut à quatre-vingt-un ans, ayant rempli une carrière de plus de soixante années comme auteur. La quantité de « copie » produite par Bakin a peu d'égaux dans les annales littéraires. Sa plume n'était jamais au repos et l'on peut se faire une idée de la rapidité avec laquelle il composait, d'après ce fait, raconté par lui-même, qu'un de ses romans d'environ deux cents pages fut terminé en une quinzaine pour répondre à la demande d'un éditeur importun. On prétend qu'il n'écrivit pas moins de deux cent quatre-vingt-dix ouvrages distincts, dont un grand nombre étaient extrêmement volumineux. Quelques autorités donnent un chiffre plus élevé encore.

Bakin n'était pas un homme aimable. Il est dépeint comme loyal, mais obstiné et peu sociable. Un seul mot l'offensant en faisait un ennemi pour la vie. Même Kiôden, auquel il devait tant, ne put s'entendre avec lui. Le fameux artiste Hokousaï, qui illustra un certain nombre de ses romans¹, eut aussi des raisons de se plaindre de son caractère morose et intraitable. Edmond de Goncourt, dans sa vie d'Hokousaï, dit que la querelle entre le peintre et Bakin date de 1808 et qu'elle fut causée par l'immense succès des illustrations du *Nanka no Youmé*, succès dont Bakin fut jaloux. Leurs dissentiments furent apaisés par des amis, mais ils se brouillèrent de nouveau très violemment en 1811, quand la suite de ce roman parut. Bakin accusa Hokousaï de ne pas assez se préoccuper du texte, et demanda que les dessins fussent modifiés. Les éditeurs avaient déjà composé le texte et fait graver les planches.

1. Voir le *Catalogue of Japanese Pictures in the British Museum* (p. 357), par Mr. W. Anderson.

La conséquence des récriminations de Bakin fut qu'Hokousai se mit à publier des volumes de dessins sans texte.

Il est impossible de mentionner toutes les publications de Bakin. Les premières années de ce siècle furent pour lui une époque d'extrême activité littéraire. En 1805, il publia : *Youmihari Dzouki* (l'Arc Courbé ou la Nouvelle Lune), que quelques-uns estiment être son chef-d'œuvre. C'est une prétendue imitation des histoires romanesques chinoises, mais qui s'écarte beaucoup plus qu'elles de la vérité historique; c'est en réalité un roman pur et simple, bien que quelques personnages portent des noms empruntés à l'histoire.

Le héros est un certain Hatchirô Tamétomo, fameux archer du XII^e siècle, dont les aventures et les exploits remplissent plus de huit cents pages d'une édition moderne compacte. Pour l'intelligence et la bravoure, il n'avait pas d'égal. Sa taille était de sept pieds, il avait les yeux du rhinocéros et les bras du singe. Pour la force, il était sans rival. Il était habile à tirer l'arc de neuf pieds. La nature semblait l'avoir destiné à cet état d'archer, car son bras gauche était de quatre pouces plus long que le droit. Ses yeux avaient chacun deux pupilles.

Un jour, Tamétomo assista à une conférence faite devant le mikado par un savant nommé Sinsei. La conversation tombant ensuite sur les grands archers des temps anciens et contemporains, Tamétomo, qui avait alors douze ans, intervint pour déclarer :

« Il est inutile de discuter la supériorité de celui-ci ou de celui-là, car parmi les archers d'aujourd'hui je ne pense pas qu'il y en ait qui puisse l'emporter sur Tamétomo pour repousser des myriades d'ennemis vaillants. »

En entendant cela, Sinsei fut si déconcerté qu'il ne

sut que répondre, puis éclatant tout à coup d'un rire bruyant, il dit : « Un art réclame des mois et des années de pratique et de progrès avant d'atteindre la perfection. Même si vous aviez commencé quand vous n'étiez encore qu'un bébé, vous n'avez guère plus de dix ans. Réfléchissez. Les hommes ne sont pas des poupées de bois. Si vous leur tirez dessus, ils tireront sur vous. Ceux qui sont habiles à tirer doivent aussi apprendre à se garder des flèches. Sauriez-vous attraper les traits qu'on vous lancerait? »

Tamétomo, sans attendre qu'il eût fini, répliqua : « Hoï, à huit ans, servit comme général l'empereur chinois Shun; Yéki, à cinq ans, avait la direction du feu. La sagesse et la folie, l'habileté et la maladresse ne se comptent pas par les années. Réunissez les archers les plus adroits. Même s'ils avaient les flèches douées d'intelligence de la déesse Kouannon, je vous montrerai combien aisément je les attrape. » Sinsei, qui avait voulu lui donner une leçon, fut grandement exaspéré par l'attitude résolue de Tamétomo. Pensant probablement que c'était l'occasion de faire montre de son influence, il se leva brusquement et appela : « Qui est de service? Qu'on apporte des arcs et des flèches! — Votre volonté sera obéie », fut la réponse. Deux soldats de la garde impériale nommés Noricighé et Norikazou s'avancèrent avec des arcs et des flèches au pied des marches qui montaient de la cour à la salle où le mikado se tenait. Sinsei se tournant vers eux leur donna ses explications et leur dit de tirer sur le bambin.

« Or ces deux gardes avaient été soldats de l'empereur Sirakaoua et ils étaient fort habiles archers. Quand Gotoba no In monta sur le trône, ils s'enrôlèrent dans la garde impériale. Une fois, le mikado leur remit une cible